

Lucile Cognard

Du côté du lit *

En guise d'ouverture au travail de l'année sur la clinique différentielle des sexes, j'ai choisi de traiter de la jouissance sexuelle des corps, la jouissance pouvant être quelque chose qui affecte le corps, que l'on ressent donc, mais tout aussi bien quelque chose dont on fait usage sans vraiment s'en rendre compte, comme ce même terme, utilisé en droit dans le sens d'usufruit, le suggère.

Nous chercherons à cerner le rapport du sujet au réel, car c'est le propre de la psychanalyse lacanienne d'analyser les choses sous cet angle. L'argumentaire lu dans la brochure le pose très clairement : il ne va donc pas s'agir de chercher du sens sexuel inconscient car lui, au contraire, met plutôt un voile sur la question du réel. Quant à la clinique différentielle, elle s'attache à ce qui diffère d'un sujet à l'autre dans l'abord de ce réel, elle vise à mettre en lumière les ressorts invisibles mais logiques de ce qui est perceptible au cas par cas.

La question du rapport du sujet au réel du sexe implique d'interroger les jouissances. Elles sont liées au langage, sont corrélatives au réel du sexe, traitent ce réel, mais ne font que le rater. L'être intime du sujet est alors convoqué pour répondre et pour se débrouiller avec ça. Mon exposé essaiera de poser le problème et d'expliciter quelques moyens utilisés par les sujets pour s'en débrouiller.

On en viendra à parler d'éthique à l'égard du réel. C'est dans quelques leçons du cours *Ce qui reste de l'enfance* de Colette Soler, qui date de 2012-2013, que sont exposées plusieurs formes de réponses éthico-sexuelles ¹. J'ai construit cet article sur les questions que ces pages m'ont posées.

J'exposerai dans un premier temps l'organisation des jouissances puis traiterai de la réponse singulière des sujets face au réel que ces jouissances laissent nécessairement en dehors.

Couple de deux partenaires sexuels

Posons le problème.

Ce qui se passe dans le couple sexuel se heurte à une dichotomie avec, d'un côté, un aspect assez programmé (guidé par les pulsions, le désir, le fantasme, les idéaux) et, de l'autre, un recours qui est nécessairement singulier face à ce qui fait béance à cet endroit du quasi-programmé.

En effet, il faut distinguer ce qui rapproche les corps jusqu'au « pied du lit » (expression de Colette Soler ²) de ce qui fait la jouissance du coït « dans le lit de plein emploi » (expression de Lacan ³ à laquelle la précédente fait pendant). Le langage peut donner sens et surtout soutenir libidinalement l'attraction pour un partenaire. Sur ce point, on distingue généralement une position homme d'une position femme : homme et femme ont en commun – quand la différence des sexes est subjectivée pour eux – le rapport au phallus. Il est au fondement du manque phallique et de la jouissance phallique qui opèrent à rapprocher les corps. Mais ça s'arrête là, au « pied du lit ». Pour pouvoir prendre en compte la jouissance en jeu dans le coït, il faut recourir à cette réponse nécessairement singulière du sujet face au réel du sexe.

La jouissance prise dans un corps à corps qui est à l'horizon sera-t-elle tout ancrée dans le manque phallique, ou bien pas complètement, ou bien l'évitera-t-elle et le contournera-t-elle ? C'est ce qu'on essaiera de voir.

Commençons par ce qui rapproche les corps, et d'abord par les pulsions.

Ce qui rapproche les corps : « jusqu'au pied du lit »

Le dire de la demande et les pulsions

Dans la prime enfance, la pulsion et le désir qui en découle se mettent en place par ce qu'on appelle le dire de la demande. Par ce biais, l'enfant se construit comme sujet et acquiert un langage qui ordonne son rapport au monde et ses jouissances. Il lui permet de faire lien et d'ériger son corps social. Ce langage qui est le sien se construit sur le dire de la demande d'amour primordial qui, au fil des soins maternels donnés à son corps, va transformer ses besoins en pulsions. Ce qui opère n'est pas sans lien avec les exigences et les désirs implicites des parents et de la société, et la réception qu'il en fait. C'est ce qui assurera une *corpo-rection* sociale à ce petit humain, soit une façon d'engager son corps avec les autres parlants.

Mais, dans l'opération, le besoin naturel s'est effacé au profit de la pulsion et les instincts de survie et de reproduction se sont aussi effacés. La

jouissance pulsionnelle que cela produit est une jouissance de récupération par le langage et elle est en quelque sorte programmée : personne n'a besoin de savoir comment satisfaire ses pulsions orales, anales, scopiques, invocantes. Elles opèrent en suivant le dire de la demande. Ces pulsions interviennent dans l'attirance sexuelle (mais plus largement aussi, bien sûr) et dans la jouissance de corps prise à cette approche sexuelle.

À la jouissance pulsionnelle en jeu dans le rapport des sexes, il faut ajouter la part qui revient à la signification phallique.

La signification phallique

La signification phallique repose sur l'identification au phallus. Cette identification a pour corrélat d'ordonner les jouissances du sujet dans un lien social fait de *discours*, où le poids de la famille et celui du milieu socio-culturel sont importants car ils véhiculent les signifiants de l'Autre, porteurs de *valeurs*, porteurs de la signification phallique. En quelque sorte, la signification phallique *oriente* le dire de la demande.

L'identification au phallus s'y fait selon deux options : être le phallus ou avoir le phallus. Les significations jouent alors différemment des semblants selon un versant parade (« j'ai le phallus », pour la position homme) ou un versant mascarade (« je suis le phallus », pour la position femme). Les très jeunes enfants en sont parfois de touchantes caricatures, pensons au petit Hans qui paradait devant les filles avant sa phobie. Un avertissement ici : cette identification entre « être » ou « avoir » le phallus est subjective. Ce n'est pas le sexe biologique qui la prescrit : par exemple, un homme peut s'identifier à « être le phallus », donc être dans une position femme. Et inversement.

Voilà un premier aspect de ce qui mène au pied du lit, à savoir ce que Lacan appelle dans « Subversion du sujet et dialectique du désir ⁴ » la « jouissance permise », permise par le langage et reposant sur les pulsions et l'identification au phallus.

Le trou dans l'Autre, S(A)

Seulement, ce n'est pas le tout encore de l'effet du signifiant sur le corps vivant ! Il y a une part de jouissance de corps qui échappe à l'accroche langagière. Lacan l'appelle la « jouissance interdite » dans « Subversion... ». On dit aussi la jouissance impossible à négativer, à réduire à zéro par le langage. Et Lacan donne un signifiant à cette jouissance interdite. Mais il faut noter tout de suite que c'est un signifiant à part car c'est justement le signifiant du manque dans l'Autre (donc dans le langage) d'un signifiant qui pourrait dire cette jouissance. Les signifiants fonctionnent normalement par

paire pour produire des effets de signification, mais celui-ci non ; c'est un signifiant « hors pair », impossible à attraper.

Ce signifiant a un nom et une écriture ; son nom, c'est le phallus ; son écriture, c'est $S(A)$. $S(A)$ est donc le signifiant du manque d'un signifiant pour dire la « jouissance interdite ». A , lui, c'est l'Autre du langage comme manquant d'un signifiant qui dirait la jouissance de l'Autre, s'il existait, si le langage était consistant pour dire toute la jouissance du vivant.

Par sa définition même, d'être hors pair, le signifiant phallique, $S(A)$, est inaccessible. Il est toujours voilé, recouvert.

Le voile sur le phallus

Je vous disais que la jouissance permise procédait par identification au phallus. S'agit-il du même phallus, de $S(A)$? Oui et non, car le signifiant phallique, étant hors pair, ne peut être que recouvert, voilé, c'est sa forme logique qu'on devine, qu'on infère, ou sa forme imaginaire qu'on rencontre dans la clinique.

Première question donc : par quoi est-il recouvert ?

Deuxième question : s'il est recouvert, qu'en est-il de sa fonction ?

C'est ce qu'on va regarder maintenant.

Par quoi le signifiant phallus est-il recouvert ? Par des identifications qui ordonnent les récupérations de jouissance permise dont on a parlé et qui précisément rapprochent libidinalement les corps. C'est grâce à ces identifications « de voile » que les pulsions (et par conséquent le désir soutenu par le fantasme) interviennent.

C'est parce que $S(A)$ fait trou dans *l'être* même du sujet qu'il est *compensé* pour restaurer un *semblant d'être*.

On peut citer ces identifications qui ont des effets de compensation et qui recouvrent le phallus :

- l'identification au moi du miroir et corrélativement aux semblables (par l'affect, ou par la reconnaissance de la forme corporelle, ou par la valeur phallique qu'on attribue à cette image) ;

- les identifications aux idéaux de l'Autre portés par les discours familiaux et sociaux ;

- et aussi l'identification à l'objet de son fantasme, le fantasme étant une *fiction*⁵ imaginaire qui place l'objet a à la place de $S(A)$ comme un postulat imaginaire sur la jouissance de l'Autre barré, comme une fiction imaginaire de la jouissance interdite. Dans la relation à l'autre, le sujet peut

s'identifier à cet objet, qui prend généralement la forme d'un déchet exclu des valeurs idéalisées.

Résumons ce que j'ai dit jusqu'à maintenant : pulsions, signification phallique et identifications compensatoires à $S(A)$ expliquent le rapprochement des corps. Notez que jusque-là, je n'ai prudemment parlé que de « signification phallique ». Lacan, avec le temps, a déprécié l'usage du mot « signification » (dans l'expression « signification du phallus ») pour revenir au terme de Freud *Bedeutung* du phallus, car ce terme allemand lui permettait de mieux viser la dimension réelle de ce signifiant hors pair. Ce que je vais aborder maintenant.

La jouissance phallique

Donc après la première question qui demandait par quoi le phallus était recouvert, il faut se demander : s'il est recouvert, qu'en est-il de sa fonction ?

Elle est symbolique et réelle.

Mais qu'est-ce qui opère là, qu'est-ce qui fait fonction d'accroche entre le symbolique et le réel ? Quel est le rapport du sujet à ce réel de la jouissance interdite ? À une jouissance de corps impossible à négativer, qui échapperait au langage ?

C'est le cas du petit Hans qui va nous permettre d'y voir plus clair. Confronté à une telle jouissance, il est poussé à inventer une solution qui ne lui vient pas de l'Autre (à la différence de la signification phallique qui, elle, est portée par les signifiants qui lui viennent de l'Autre). Cette invention est au fondement de la fonction ⁶ et de la jouissance phalliques, cette dernière se distinguant de la signification phallique, voyons comment.

Une solution singulière s'avère nécessaire pour Hans quand ses érections se mettent à l'effrayer, quand il rencontre dans son corps une jouissance qui le parasite ⁷, cette jouissance impossible à négativer, car il s'avère que les signifiants de l'Autre ne l'aident en rien à donner sens et un tant soit peu à ordonner et dompter cette jouissance. L'effroi et l'angoisse dont il est saisi font signe d'un réel de jouissance *qui le concerne lui* dans son corps. Pas n'importe où dans son corps, mais dans cet attribut, son pénis, dont il avait *imaginarié* la fonction comme organe phallique. Son invention sera sa phobie ; elle va accrocher sur le signifiant phobique *cheval* cette jouissance sexuelle, qui le parasitait et dont il ne savait que faire.

Dans la « Conférence de Genève » (d'octobre 1975), Lacan pose que la phobie du petit Hans lui permet de faire la *coalescence* de la jouissance sexuelle avec le langage. Cette coalescence – c'est très important – mène

ensuite au symptôme. Du fait même de l'invention phobique, de la jouissance sexuelle se connecte à la « jouissance interdite » (celle de « Subversion... »). La solution langagière opère comme arrimage, comme capiton à l'inconsistance du langage pour dire quelque chose de cette jouissance. En plus, elle a pour effet de conjointre le pouvoir de la parole avec le sexuel, ce que d'ailleurs le discours social phallogocentré peut parfois illustrer. Cette expérience est à l'origine de la jouissance phallique, celle qui intervient entre le symbolique et le réel pour un sujet, indépendamment de son imaginaire *a priori*.

C'est là que se situe la différence entre signification phallique et jouissance phallique. La jouissance phallique repose sur l'ancrage du réel d'une jouissance parasite, effrayante pour le sujet⁸, avec le symbolique, tandis que la signification phallique évoque plutôt son glissement sur le symbolique, avec ses effets imaginaires.

Cette invention est datée dans le cas du petit Hans, mais Lacan en généralise⁹ le principe au-delà de l'homme mâle. Le surgissement d'un signifiant propre au sujet, qui ne vient pas de l'Autre, qui est de son cru pour amarrer une jouissance sexuelle parasite vaut donc pour la femme comme pour l'homme. La condition requise est que le sujet ait opéré la coalescence d'une jouissance sexuelle, qui le concerne tout en étant hétérogène au langage. Donc, même si une femme n'a pas l'organe, même si elle se subjective comme n'ayant pas le phallus, la coalescence d'une jouissance parasite avec son langage pourra pareillement intégrer dans son économie libidinale la jouissance phallique.

La femme cependant, en plus, pourra avoir une jouissance sexuelle de corps qui restera en retrait de cet ancrage dans le langage. Mais ce qui caractérise cette autre jouissance, c'est qu'elle ne peut rien en dire. Elle peut l'éprouver dans son corps mais sans signifiants. Si elle peut dire quelque chose de cette jouissance, c'est qu'il s'agit de la jouissance phallique (voire, c'est que cela devient de la jouissance phallique). La particularité de la position femme est de ne pas reconnaître son être de jouissance comme dépendant tout entier de la fonction phallique.

Le non-rapport sexuel

Jusqu'ici, on n'a parlé que de ce qui rapproche les corps. Mais il faut bien voir les jouissances en jeu, qui sont corrélatives au réel du sexe : les jouissances pulsionnelles et phalliques engagent le corps du sujet, mais *seulement le sien*, pas celui d'un partenaire. Dans ce qui ordonne ses jouissances, on ne trouve rien qui prenne en compte un autre corps. Alors

comment expliquer que pourtant des corps « s'appareillent » sexuellement « dans le lit de plein emploi » ? De quoi s'agit-il à ce moment-là ? Qu'est-ce qui détermine le corps du partenaire sexuel ? Il n'y a pas de rapport sexuel mais qu'est-ce qui opère pour lier les corps ?

Les éthiques sexuelles

Dans le corps à corps, face à son destin de jouissance, face à son désir qui ne peut pas tout, qui le laisse sans guide pour faire couple, le sujet doit recourir à une réponse intime, qui est *réponse de son être même*¹⁰. La nécessité d'une telle réponse singulière pour se connecter à un partenaire conduit à parler de l'éthique du sujet à l'égard du réel, à l'égard de cet état de fait que le désir ne peut pas tout, que la jouissance sur laquelle il débouche reste jouissance de l'un et de lui seul.

Attention au terme éthique, ici. On parle volontiers de l'éthique d'une profession, d'un discours ; dans ces cas, un signifiant maître, un autre agent ou un idéal en trace la voie. L'éthique dont on parle ici est différente, elle ne se prescrit pas. Cette éthique n'est pas non plus partageable, elle se vit plutôt qu'elle ne se dit. Si elle se verbalise, cela suppose qu'elle s'intègre dans un système de valeurs et d'idéaux, ce qui réintroduit de la jouissance ordonnée par le langage.

On peut remarquer quelques manières de répondre, qui varient dans la façon de s'y prendre avec le manque phallique¹¹. Il arrive que ce manque soit sublimée, nié, évité ou carrément forclos.

Faire avec le manque phallique : c'est faire avec son propre manque mais aussi faire avec ce qu'on suppose du manque phallique chez le partenaire avec lequel on se met en lien. C'est, je l'ai dit précédemment, faire avec le trou $S(A)$, le manque d'un signifiant pour dire la jouissance du grand Autre, de l'Autre du langage, si cet Autre existait, si le langage était consistant pour dire toute la jouissance du vivant. On a vu deux effets cliniques majeurs conséquences du trou $S(A)$:

- les identifications compensatoires, qui mettent un voile sur le trou ;
- la coalescence de la jouissance sexuelle, celle qui fait trou, trauma, avec le langage, qui est à l'origine de la jouissance phallique.

On peut y ajouter le symptôme. En effet, la jouissance phallique dérive d'élément symbolique en élément symbolique, castrée dans cette dérive même. Elle peut cependant trouver un point d'arrêt sous la forme du symptôme. Le symptôme se construit à partir de la jouissance phallique, par combinaison de signifiants, de représentations et par l'implication du corps.

La jouissance impossible à négativer trouve des chemins par ces combinaisons et peut se cristalliser en jouissance de symptôme.

Ce serait un sujet d'étude en soi, car on peut distinguer des symptômes autistes et des symptômes borroméens ¹², qui, ces derniers, de prendre ensemble les trois registres (imaginaire, symbolique et réel), prennent en compte les signifiants et les représentations véhiculés par les petits autres, et, en conséquence, prennent davantage en compte ces partenaires potentiels. Disons seulement pour aujourd'hui que le symptôme peut s'incarner dans le corps propre du sujet (cf. les symptômes hystériques), mais tout aussi bien dans le corps d'un partenaire. Voire dans un livre dans le cas de James Joyce ¹³.

Versant hétéro

Le symptôme que j'ai introduit rapidement ici me permet de revenir au problème du sujet face au réel du non-rapport.

Sur un versant *hétéro*, le sujet peut en effet élever le corps du partenaire comme un « phallus sublime » (c'est une expression de Lacan). Jouir du partenaire revient alors pour le sujet à jouir du corps de son partenaire comme d'un symptôme, qui lui est propre à lui, sujet. Dans ce cas, le sujet jouit du corps de son partenaire en tant, dit Lacan, qu'il « symbolise ¹⁴ » l'Autre. Colette Soler avait développé en 2013 ce passage d'*Encore* lors du séminaire de l'EPFL-France ¹⁵.

Pour que ce soit possible, le sujet suppose le manque phallique chez son partenaire. Typiquement, la femme s'y prête car elle n'a pas l'organe propre à imaginer le phallus et aussi les discours l'excluent aisément du champ phallique. Mais un homme peut tout autant être appréhendé comme manquant, ce n'est pas réservé aux femmes.

J'ai utilisé le terme d'*hétéro*, qui est de Lacan et que Colette Soler reprend dans ces pages dont je parlais en introduction, mais vous voyez que cela n'a rien à voir avec l'*hétéro* comme on l'entend socialement, car cette façon de faire avec le non-rapport sexuel peut concerner deux personnes du même sexe, deux femmes entre autres.

Dans un tel appareillage des corps qu'on appelle *hétéro* donc, le trou $S(A)$ est sublimé. On pourrait dire qu'il est porté à son paradoxe structural ¹⁶, et le sujet opte pour faire incarner $S(A)$ à son partenaire.

Versant célibataire

À l'opposé du versant *hétéro*, le sujet peut au contraire nier la différence des sexes, en bouchant le trou $S(A)$ avec du signifiant. Lacan, à propos

de cette façon de s'y prendre avec le non-rapport sexuel, parlait d'éthique du célibataire en référence au roman de Montherlant, *Les Célibataires*.

Il ne s'agit alors pas de sublimer le trou par une incarnation mais de le nier. Le réel du trou est saturé avec du signifiant et plus précisément avec le signifiant phallique¹⁷. Ce n'est possible que parce que dans l'histoire du sujet, un signifiant s'est dégagé dans son économie de jouissance et le partenaire est justement invité à le porter. Le pénis peut ainsi faire office de signifiant érotique, mais possiblement aussi l'aiguille d'un talon, une boucle de ceinture ou un brillant sur le nez.

La jouissance en jeu est phallique. Il ne s'agit pas de la jouissance du symptôme. Le phallus est pleinement opérant, mais en saturant la place S(A). Le partenaire avec qui le sujet s'est mis en lien incarne l'Autre *du langage*, et l'opération d'appareillage des corps rend à ce partenaire l'organe qui manque pour sa jouissance, à lui, partenaire, dans la construction langagière que s'en est faite le sujet.

La particularité d'une telle option éthique est de reconnaître le manque phallique mais de le nier dans le même temps. C'est la raison pour laquelle, très paradoxalement, elle amène à choisir un partenaire ayant les traits de l'innocence comme un jeune garçon (cf. *Les Célibataires* de Montherlant), ou une vierge criante de virginité, ou encore un prêtre puritain – et, à l'extrême, un jeune enfant –, parce que ce type de partenaire est manquant, parce que rien dans son extérieur social ne montre qu'il a l'organe pour la jouissance phallique.

Jouir de ce partenaire consiste pour le sujet à lui rendre l'organe sous une forme ou une autre. C'est cette restitution de jouissance tout issue du langage qui satisfait le sujet, qui fait sa réponse intime face au réel du sexe. Ainsi, la castration est niée.

Le horsexex

Dans un autre registre, sous le voile, on peut constater aussi que des sujets s'arrangent avec le non-rapport sexuel en le recouvrant par les identifications vues plus haut. Et tout particulièrement par l'identification à un *semblable phallicisé*, dans lequel le sujet se reconnaît. L'intérêt érotique pour un partenaire s'appuie dans ce cas sur l'image corporelle du semblable dans lequel le sujet se reconnaît. Le partenaire est investi érotiquement comme l'image narcissique du sujet, en miroir. Mais l'image ne se réduisant pas à l'image extérieure, c'est aussi l'image sociale. La jouissance phallique sustente de son appoint la stature du semblable. Et c'est bien le défaut de

l'Autre, le manque phallique, qui rend raison de cette fonction érotique de l'image du partenaire.

Cette approche éthique, dite par Lacan *horsexe*, reconnaît la différence sexuelle à cause du manque phallique, mais elle n'accueille pas tout le réel de cette différence. Le terme « semblables » ne dit pas s'ils sont hommes ou femmes. C'est pourquoi Lacan l'a aussi nommée éthique *hommosexuelle*, avec deux m, pour pointer l'amour de l'homme, l'homme en général.

Quand une femme s'emploie à ériger son homme en homme phallique, à la façon des hystériques, le *horsexe* n'est pas loin.

Mais aussi bien, hors question du lit et du coït, cette réponse au réel concerne ce qui anime les bandes de garçons (et ensuite d'adultes) soudés entre eux par un amour, par une amitié teintée de compétition phallique. Armando Cote, qui travaille au centre Primo Levi, qui accueille et aide des réfugiés victimes de violences politiques, présentait au stage du Collège de clinique psychanalytique de Paris sur les traumatismes, qui a eu lieu en septembre, le cas d'un Ingouche dont les meilleurs souvenirs étaient les moments partagés avec ses compagnons de guerre, en dépit des conditions extrêmes de la vie en montagne et de la guerre. Pendant tout un temps, il avait été porté par ce type de jouissance qui fait suppléance au réel.

Sans la différence sexuelle, le rapport sm

Pour terminer, je voudrais encore mentionner la possibilité d'appareillage de deux corps qui ne tiennent pas compte de la différence sexuelle. Cela peut se rencontrer dans les pratiques sado-maso où le partenaire est appréhendé comme un *semblable non phallicisé*¹⁸. Ce qui opère, c'est le narcissisme au semblable qui oriente le sadisme sur le corps en miroir. Cela s'appuie sur l'efficacité du stade du miroir.

Une telle jouissance sadique accouple deux corps qui sont susceptibles d'avoir la même jouissance. Il y a un *transitivisme* possible de la jouissance. Et justement, la douleur suprême est propice à ce transitivisme, car elle implique l'entièreté de l'être du partenaire.

Conclusion

J'ai voulu remettre en perspective ce qu'était le non-rapport sexuel. Ce qui le détermine et comment l'être humain qui parle tâtonne pour s'en débrouiller.

J'ai expliqué comment la jouissance vient au parlant dès les premiers soins maternels qui sont accompagnés de parole et qui font qu'un sujet émerge d'un bain de langage. J'ai expliqué pourquoi cette jouissance se connecte au

sexuel au moment de la phase phallique. Et vous avez vu que j'ai terminé mon exposé en traitant de l'éthique du sujet face au réel du non-rapport sexuel, en vous signalant des recours sur lesquels elle s'appuie parfois.

Pour terminer, je voudrais souligner que cette réponse intime à la castration est ce qui fait la liberté humaine. Du fait même qu'elle existe à côté de ce qui fait les jouissances ordonnées par le langage.

La réponse éthique est une réponse contingente qui n'est pas fixée, contrairement aux marques laissées par les contingences historiques de jouissances. Pour vous en faire une idée : la coalescence de la jouissance phallique ne va pas se « décoalescer ». Par contre, la réponse, la réaction face à ces jouissances, elle, n'est pas fixée. Cette contingence a même supériorité sur la contingence des marques de jouissance ¹⁹.

Un autre type de réponse face au réel, qui soit plus satisfaisante pour le sujet, est à ce propos une des fins possibles de l'analyse.

Mots-clés : identifications, signification phallique, jouissance, S(A), éthique, horsexé.

* ↑ Intervention faite à la journée d'ouverture du Collège de clinique psychanalytique de Besançon, le 14 octobre 2017.

1. ↑ C. Soler, *Ce qui reste de l'enfance*, Paris, Éditions du Champ lacanien, coll. « Études », 2013, p. 71-106.
2. ↑ C. Soler, « Les commandements de la jouissance », dans la lettre du 28 décembre 1998 intitulée « Censure à l'ECF-ACF », référence internet.
3. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 10.
4. ↑ J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 793-827.
5. ↑ Fiction fixe et fixante.
6. ↑ C. Soler, *Humanisation ?*, Paris, Éditions du Champ lacanien, coll. « Études », 2014, p. 87-88.
7. ↑ J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme, 4 octobre 1975 », *Bloc-notes de la psychanalyse*, n° 5, 1985.
8. ↑ Trauma.

9. ↑ « Ce premier jouir se manifeste, on pourrait dire chez quiconque. Bien sûr, n'est-ce pas, non pas vrai, mais vérifié, chez tous. Mais c'est justement là qu'est la pointe de ce que Freud a apporté – il suffit que cela soit vérifié chez certains pour que nous soyons en droit de construire là-dessus quelque chose qui a le plus étroit rapport avec l'inconscient. Car après tout, c'est un fait – l'inconscient, c'est Freud qui l'a inventé. L'inconscient est une invention au sens où c'est une découverte, qui est liée à la rencontre que font avec leur propre érection certains êtres. » J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme, 4 octobre 1975 », art. cit.
10. ↑ C. Soler, *Ce qui reste de l'enfance, op. cit.*, p. 76.
11. ↑ *Ibid.*, p. 79-83.
12. ↑ C. Soler, *Les Affects lacaniens*, Paris, PUF, 2011, p. 167.
13. ↑ C. Soler, *Lacan, lecteur de Joyce*, Paris, PUF, 2015.
14. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 11.
15. ↑ C. Soler, « D'où vient la jouissance ? », *Mensuel*, n° 84, janvier 2014, p. 81.
16. ↑ C. Soler, *Les Affects lacaniens, op. cit.*, p. 81.
17. ↑ « La notion d'une éthique du célibataire, homosexuelle, *ne se saisit que par une autre notion, différentielle*, celle de l'éthique hétérosexuelle, qui choisit le partenaire sexuellement différent, dépourvu de pénis dirait Freud. » (C. Soler, *Ce qui reste de l'enfance, op. cit.*, p. 86). C'est comme pour les discours, où le sens d'un discours est toujours donné à partir d'un autre.
18. ↑ Il faut noter que rien dans cette éthique à l'égard de la jouissance n'engage la forclusion de la différence des sexes ou la forclusion de la fonction phallique. Le corps du partenaire est appréhendé sans le signifiant phallique, et, concrètement, son image peut être ou ne pas être érigée par des signifiants phalliques. C'est ce point qui rend cette option sexuelle très intéressante quand on s'y penche, car elle ne dit rien du tout de la structure du sujet. La différence des sexes peut être forclosée ou pas pour le sujet. C'est une éthique sexuelle trans-structurale.
19. ↑ C. Soler, *Lacan, lecteur de Joyce, op. cit.*, p. 43.